

Relation d'un voyage du Pôle Arctique au Pôle Antarctique par le centre du monde



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

RELATION D'UN VOYAGE DU PÔLE ARCTIQUE AU PÔLE ANTARCTIQUE, PAR LE CENTRE DU MONDE

Avec la description de ce périlleux
passage et des choses merveilleuses et
étonnantes qu'on a découvertes sous
le Pôle Antarctique

1723



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2012

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

CHAPITRE PREMIER

Départ de l'auteur d'Amsterdam pour le Groenland.
Comment l'auteur et ses compagnons commen-
cèrent à s'apercevoir qu'ils approchaient de l'effroy-
able tournant d'eau qui est sous le Pôle Arctique.
Description du tournant.

Ayant toujours eu dès ma jeunesse une très grande passion pour les voyages, j'ai parcouru, pour conten-
ter ma curiosité, toutes les principales parties du
vieux et du nouveau Monde ; et, à la fin de ma der-
nière course, je me trouvai dans la grande et fameuse
ville d'Amsterdam, où je fis connaissance avec trois
ou quatre gros négociants, qui me dirent qu'ils équi-
paient un vaisseau pour l'envoyer dans le Groenland à
la pêche de la baleine. À cette nouvelle, je sentis mon
inclination naturelle se ranimer, et je conçus d'abord
le dessein de faire ce voyage, n'ayant point encore vu
les climats glacés des zones froides. Je commençai
donc à acheter tout ce que je crus nécessaire et, ayant
mis en ordre tout mon petit équipage, je m'embarquai
le troisième du mois de mai de l'année 1714. Nous
partîmes avec un vent favorable et eûmes un temps à
souhait pendant quelques jours mais le dixième, vers
le soir le ciel s'obscurcit et se couvrit en peu de temps
de nuages noirs et épais, et les vents se mirent à souf-
fler avec une telle véhémence et impétuosité, que

l'équipage fut alerte toute la nuit suivante, et cette tempête nous porta vers l'ouest avec tant de rapidité malgré toute notre manœuvre, que le matin environ à 4 heures, nous nous trouvâmes à la vue des côtes de l'île d'Islande dont nous n'étions éloignés que d'environ trois lieues. Le vent pour lors étant tombé, un calme de douze heures lui succéda après lequel nous reprîmes notre route avec un petit vent sud-est. Nous voguâmes, assez heureusement jusqu'au quatorze, que nous aperçûmes deux vaisseaux qui nous parurent venir du Groenland et prendre la route de Hollande : nous étions alors au soixante-huitième degré dix-sept minutes de latitude mais nous les perdîmes bientôt de vue car le temps se changea subitement, et nous vîmes se former du côté de l'est un affreux orage, qui s'approcha de nous dans l'espace de quelques minutes ; nous fûmes d'abord environnés d'un nombre infini d'éclairs qui furent suivis d'épouvantables éclats de tonnerre et d'une pluie si grosse si forte et si longue que le ciel semblait menacer la terre d'un second déluge. L'obscurité était si grande, que nous ne pouvions distinguer les objets, de la poupe à la proue ; les vagues étaient si grosses, et les vents s'entrechoquaient avec tant de furie, que notre pilote, quoique très expérimenté, ne savait presque plus quel parti prendre. Enfin, après avoir été longtemps à deux doigts de la mort, cette horrible tempête commença à se dissiper, le jour reparut, et nous nous trouvâmes dans une grande mer toute remplie de gros quartiers de glace qui, se roulant les uns sur les autres, nous firent craindre d'être renversés ou écrasés. Il faisait très froid, et nous ne voyions tout autour de nous

aucune île ni côtes, nous avions perdu notre route ; et ayant pris hauteur, nous trouvâmes soixante et treize degrés vingt-deux minutes. Un petit vent sud-ouest nous poussait toujours vers le nord ; et nous portâmes enfin à un endroit où la mer nous sembla faire une petite pente, et où le fil de l'eau nous entraînait quoiqu'assez lentement toujours du côté du pôle ; alors un vieux matelot nous conta qu'il avait oui dire autrefois à un fameux pilote qui avait fort couru les mers du nord, qu'il y avait sous le pôle arctique un effroyable tournant d'eau, qui pouvait avoir soixante et dix ou quatre-vingt lieues de circonférence qu'il estimait être le plus dangereux écueil du monde, au milieu duquel il devait y avoir un gouffre épouvantable et sans fonds, où toutes les eaux de ces mers se précipitaient avaient communication par le centre de la terre, avec les mers qui sont sous le pôle antarctique. Ce récit nous glaça d'effroi, et nous fit frissonner dans toutes les parties de notre corps ; car nous voyions que le cours de l'eau nous amenait, et qu'il nous était impossible de rétrograder : sur cela nous tîmes conseil, et il fut conclu que quoiqu'il n'y eût presque aucune apparence de salut pour nous, il fallait néanmoins prendre toutes les précautions imaginables, et boucher toutes les ouvertures du vaisseau pour fermer tout chemin à l'eau : ce que nous exécutâmes sur le champ avec un empressement et une diligence incroyable ; après quoi nous montâmes tous sur le pont, pour voir ensemble si nous ne pourrions pas trouver le moyen d'éviter l'affreux péril dont nous étions menacés ; pour lors le soleil ne se couchait plus, et nous le voyions toujours tour-

ner autour de nous sur les bords de l'horizon ; mais il était un peu pâle. Nous aperçûmes vers l'ouest une assez longue côte, qui avait trois caps, dont celui du milieu s'avancait beaucoup plus dans la mer que les deux autres. On y voyait plusieurs hautes montagnes toutes couvertes de neige et de glace, et dont les entre-deux nous paraissaient tout en feu. De ce même côté en tirant vers la droite, vous vîmes un gros amas de nuages d'une couleur presque verte, mêlée d'un gris fort obscur, et dont une partie descendait si bas, qu'elle touchait presque la mer ; il en sortit une infinité d'oiseaux dont le nombre en volant vers nous s'accrut si prodigieusement, que tout l'air d'alentour en fut obscurci. Une troupe se détacha du gros ; et passant immédiatement sur nos têtes, ils entrèrent en une telle furie les uns contre les autres, qu'ils se becquetèrent cruellement et de telle sorte, que trois tombèrent morts sur notre pont. Leur plumage était très noir, et leur bec rouge comme du sang ; ils avaient, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, une raie blanche comme de la neige ; mais nous perdîmes bientôt tous ces oiseaux de vue. On demandera peut-être comment ils peuvent traverser ces vastes mers ; mais il est à présumer qu'ils se reposent de temps en temps sur ces grandes pièces de glace qu'on trouve en plusieurs endroits dans les mers du nord. Cependant nous suivions toujours malgré nous le penchant des eaux, jusqu'à ce qu'enfin notre vaisseau fit tout d'un coup comme un demi-tour à gauche, et alors nous voguâmes d'un mouvement circulaire ce qui nous fit connaître que nous étions entrés dans le tour-nant. Cette mer tournoyante fourmille partout d'un

nombre innombrable de petits poissons à peu près de la grosseur des harengs ; de la moitié du corps à l'extrémité de la queue ils sont d'une très belle couleur d'or ; et, comme ils nagent presque toujours la tête en bas et à fleur d'eau et le soleil réfléchissant sur toutes ces queues qui sont toutes entières hors de l'eau, ce tournant ressemble à un ciel d'eau tout couvert d'un nombre infini d'étoiles d'or, qui sont dans un perpétuel mouvement. Un objet de cette nature charmerait sans doute, des gens qui le pourraient contempler d'un œil tranquille. Après avoir fait plusieurs tours, nous aperçûmes au milieu du tournant une espèce d'île flottante plus blanche que la neige ; mais notre mouvement circulaire nous approchant toujours du centre, nous reconnûmes que cette île prétendue n'était qu'une haute écume que les eaux, en se précipitant et s'engouffrant dans cet abîme formaient sur leur superficie. Nous jugeâmes alors qu'il était temps de nous retirer au-dedans du vaisseau : ce que nous fîmes à l'instant, en descendant tous à fond de cale pour y attendre ce que le ciel ordonnerait de nous.

CHAPITRE II

Comment leur vaisseau fut engouffré au centre du tournant; comment ils se trouvèrent insensiblement sous le Pôle Antarctique, et comment ils connurent qu'ils n'étaient plus sous le ciel du nord.

À peine avions-nous été renfermés dix ou douze minutes, que nous nous sentîmes enfoncer dans ce profond abîme avec une rapidité inconcevable. Le sifflement et le bourdonnement horrible que nous entendions sans cesse autour de nous, en portant dans nos âmes la terreur et l'effroi, nous ôta peu à peu la connaissance, et nous jeta dans une espèce d'évanouissement qui nous mit hors d'état de nous apercevoir du temps que nous restâmes entre ces épouvantables torrents qui roulent avec tant d'impétuosité sous ces affreux souterrains; mais nous étant réveillés de cet assoupissement où nous étions plongés, et ne sachant pas bien encore si nous étions morts ou vivants, nous revînmes bientôt à nous; et prêtant l'oreille, nous n'entendîmes plus rien et il nous sembla à tous que notre vaisseau était presque sans mouvement; notre pilote, le plus hardi de tous, s'aventura de monter en haut; il ouvrit du côté de la poupe, et monta sur le pont. Nous le suivîmes tous, les uns après les autres, et nous nous vîmes avec la dernière surprise, sur une mer calme, et environnés

d'un brouillard si épais, qu'il nous, était impossible de distinguer aucun objet tout autour. Le brouillard et la mer étaient d'une même couleur ; de sorte qu'il nous semblait que notre vaisseau était suspendu dans les airs ; mais peu à peu l'air s'éclaircit, et le jour était à peu près comme il est l'été dans nos climats, une petite demi-heure après le soleil couché. Il est aisé de se figurer la joie dont nous fûmes tous pénétrés, après nous être crus perdu sans ressource, de voir que nous pouvions encore espérer de retourner dans notre patrie. Cependant nous ne savions où nous étions et, notre pilote ayant pris hauteur, nous trouvâmes soixante et onze degrés et huit minutes de latitude méridionale ce qui nous fit connaître que nous étions dans les mers du sud sous le Pôle Antarctique. Pour lors il ne faisait pas le moindre vent. Nous nous occupâmes à remettre en état, autant qu'il était possible, tous nos cordages et toutes nos voiles. Nous avions encore dans le vaisseau des provisions pour quelque temps. Au bout d'environ quatre ou cinq heures, il se leva un petit vent nord-ouest, mais si terriblement froid, que la mer fut toute prise dans l'espace de quelques moments. Je puis dire que je n'avais jamais senti un froid si pénétrant, et je doute que nous eussions pu y résister s'il eût continué longtemps ; mais par bonheur, il tomba tout d'un coup une petite pluie douce qui nous fit passer, dans quelques, minutes, du plus rude hiver au printemps. La sage providence, pour suppléer au défaut du soleil qui s'éloigne pour si longtemps de ces tristes climats, tempère leur extrême froideur par des exhalaisons chaudes, qui conservent même assez avant dans l'hiver les herbes,

les plantes et les arbustes qu'on y voit. Nous portâmes avec toutes nos voiles vers une grande côte que nous aperçûmes à l'est, dans l'espérance de pouvoir mettre pied à terre quelque part ; et nous vîmes à une de ses extrémités qui s'avavançait vers le Pôle Antarctique, une lumière qui ressemblait assez à l'aurore ; nous savions pourtant bien que ce n'était pas l'avant-courrière du soleil, puisqu'il devait se passer plusieurs mois avant qu'il reparût dans ces régions. Nous ne pouvions plus faire de distinction entre le jour et la nuit, le matin et le soir ; cependant le jour était assez grand pour nous empêcher de voir les étoiles. Il s'élève dans les airs des exhalaisons lumineuses pendant l'absence du soleil, autrement les deux zones froides seraient alternativement pendant six mois, ensevelies dans une affreuse nuit. Comme nous voguions doucement vers cette susdite nous vîmes en quatre ou cinq endroits distants l'un de l'autre d'environ la portée d'un mousquet, de grosses écumes bouillonnantes qui s'élevant assez haut avec impétuosité, formait au-dessus de la surface de la mer comme de petites collines ces bouillons d'eau et d'écume avaient tant de force, que notre vaisseau, en passant au travers, pensa en être renversé. Nous ne pûmes jamais comprendre ce que ce pouvait être ; mais nous n'en vîmes plus depuis. Cependant cette lumière dont je viens de parler ayant peu à peu dissipé les nuages qui nous la cachaient, elle s'éleva tout d'un coup et brilla d'une telle sorte à nos yeux, qu'elle nous jeta tous dans l'admiration ; c'était un météore merveilleux, qui formait un ovale parfait d'un bleu très obscur, et qui était tout parsemé d'étoiles : celle du milieu, qui était la

plus grande, paraissait dominer sur toutes les autres. Cet admirable phénomène augmenta le jour de moitié sur la côte, tellement que nous pouvions voir plus distinctement tous les objets : aussi en étions-nous déjà fort près et y ayant enfin abordé, comme nous avions dessein d'y mettre pied à terre, nous jetâmes l'ancre.

CHAPITRE III

Ils mettent pied à terre sur la côte et pénètrent dans le pays environ une lieue et demie. Description de la grande île flottante qui est sous le Pôle Antarctique, et de la montagne de glace qui est au milieu de figure pyramidale, et qui semble taillée à facettes; des météores merveilleux qui paraissent de temps à autre autour de l'île flottante.

À l'endroit où nous mouillâmes, la côte était toute bordée de grands roseaux, qui hors de l'eau paraissaient de la hauteur d'une pique, et du moins de la grosseur du bras, et se terminaient en une pointe fort aiguë; ils avaient des nœuds d'espace en espace, et au-dessous de ces nœuds pendaient de grandes feuilles jaunâtres, larges d'un bon empan, et environ de la longueur d'une aune de Hollande. Nous mîmes la chaloupe en mer pour aller terre, et nous eûmes beaucoup de peine à passer au travers de ces roseaux, parce qu'ils étaient fort serrés et proches les uns des autres; nous prîmes toutes nos armes à feu autant pour nous défendre des bêtes farouches, que pour tuer quelque gibier, s'il arrivait que nous en rencontrassions; après avoir grimpé en haut, parce que le terrain était escarpé, nous trouvâmes une belle plaine toute semée d'une herbe menue et courte qui exhalait une agréable odeur; elle était bornée de trois

grandes chaînes de montagnes qui s'étendaient à perte de vue à droite et à gauche ; ces montagnes nous parurent posées en amphithéâtre ; le second rang étant plus haut que le premier, et le troisième beaucoup plus haut que le second. Le premier rang, à savoir le plus proche de nous, n'était proprement que de grandes collines, toutes revêtues de mousse verte ; les montagnes du second étaient toutes couvertes de neige, et celles du troisième paraissaient dans le lointain d'un rouge enflammé, ce qui produisait un des plus beaux aspects qu'on puisse imaginer : quand nous eûmes traversé la plaine et gagné le pied des collines, nous passâmes plus avant et nous vîmes qu'elles formaient en cet endroit une grande enceinte ou enclos environ d'une bonne lieue de diamètre ; cette enceinte était toute pleine de grandes herbes si hautes, que les deux plus grands hommes de notre troupe y étant entrés, on leur voyait à peine le sommet de la tête, nous remarquâmes que tout autour de l'enclos, il y avait dans les collines de grands trous ou antres, que nous jugeâmes être la retraite de quelques bêtes farouches ; et en effet, quelques moments après, nous vîmes sortir de ces grandes herbes, à deux cens pas de nous, trois ours blancs d'une grosseur prodigieuse, qui sans se tourner ni d'un côté ni de l'autre, entrèrent dans l'ancre qui était vis-à-vis d'eux, nous ne trouvâmes pas à propos après cela de rester dans un lieu qui nous semblait si périlleux, nous en sortîmes sur le champ, et nous avançant toujours vers les montagnes, nous trouvâmes un petit ruisseau d'eau douce très claire, sur les bords duquel nous vîmes se promener un grand nombre d'oiseaux à peu

près de la grosseur des caillles ; ils étaient si peu farouches qu'ils se laissaient prendre à la main, nous en tuâmes quelques-uns que nous envoyâmes à bord ; en suivant ce ruisseau il nous conduisit insensiblement entre deux roches fort hautes et fort escarpées, et toutes couvertes de glace depuis le haut jusqu'au bas, nous y sentîmes d'abord avec la dernière surprise un froid extrême, et nous ne pouvions comprendre comment, en sortant d'un air fort doux et presque chaud, celui où nous venions d'entrer pouvait être si rude, nous marchions pour lors sur une neige fort dure, et notre petit ruisseau était entièrement gelé dans cet entre-deux, la montagne qui était à notre droite recevant sur sa surface glacée toute la lumière du météore dont j'ai parlé et là, réfléchissant sur la montagne qui lui était opposée, elles brillaient toutes deux d'une telle manière que nos yeux en furent éblouis, et que nous avions de la peine à voir ce qui était devant nous ; sitôt que nous fûmes sortis d'entre ces montagnes nous sentîmes un air doux et tempéré et le ruisseau coulait et serpentait comme de l'autre côté ; à deux cents pas de là nous le vîmes se perdre dans la terre, vis-à-vis d'une roche qui avait la figure d'une grosse tour ronde, la nature y avait creusé une espèce de grotte qui avait trois ouvertures du haut en bas, en forme d'arcades, et au milieu en dedans on voyait un grand bassin dans lequel nous remarquâmes que le ruisseau se jetait par un canal souterrain, il y avait dans cette grotte, plusieurs niches, où nous trouvâmes des nids d'oiseaux, et dans quelques-uns des œufs d'un vert fort pâle trois, fois plus gros que nos œufs de cane, le dessus de cette roche était plat

en forme de terrasse, et tout plein d'une herbe fort semblable à notre pourpier, mais de beaucoup plus grande, les feuilles en étaient extrêmement larges et environ de l'épaisseur du petit doigt, et sa tige était si longue, que plusieurs pendaient depuis le haut jusques en bas ; après avoir admiré cet ouvrage de la nature, nous ne jugeâmes pas à propos de pousser pour lors plus avant, et nous reprîmes la route de notre vaisseau, mais non pas tout à fait par le même chemin, nous tirâmes un peu sur la gauche, et après avoir marché quelque peu de temps, nos oreilles furent subitement frappées de mugissements et de hurlements horribles qui venaient du même côté où nous avions vu ces trois ours blancs ; tout l'air d'alentour en retentissait d'une telle sorte, que nous jugeâmes qu'il fallait qu'il y eût dans cet endroit-là un très grand nombre de ces animaux féroces ; nous arrivâmes insensiblement sur un terrain raboteux et pierreux qui nous conduisit vers un amas de grosses roches fort près les unes des autres ; elles avaient des veines rouges, vertes et bleues à peu près comme le marbre, et comme nous y vîmes à droite et à gauche une espèce de marais, nous fûmes contraints de passer tout au travers ; nous y trouvâmes diverses routes qui se croisaient les unes et les autres comme dans un labyrinthe, de sorte que nous nous y égarâmes quelque temps ; mais enfin un des nôtres ayant trouvé l'issue, nous en sortîmes : à peine en étions-nous à quatre pas qu'une monstrueuse bête s'élança contre nous de derrière un petit rocher ; elle était de la figure et de la couleur d'un crapaud, mais infiniment plus grosse ; elle avait sur la tête une grande crête d'un

vilain bleu pâle, et dardait de temps en temps de sa gueule une écume jaune et verte ; elle se tourna du côté du marais, et s'y jetant d'un seul saut, elle y plongea de sorte que nous ne la vîmes plus. Nous ne doutâmes pas que dans ce lieu il n'y en eût plusieurs de la même espèce et que ces bêtes ne fussent très venimeuses. Nous continuâmes de marcher avec beaucoup de peine dans ce chemin pierreux, jusqu'à la belle plaine où nous avons mis pied à terre, et nous vîmes heureusement à bord, où nous fîmes cuire les oiseaux que nous avions pris. La chair en était fort dure, mais d'assez bon goût et approchant de celle de canard. Nous formâmes le dessein de faire bientôt une seconde course, et de prendre de ces oiseaux et de toutes les autres espèces que nous pourrions trouver afin d'épargner le reste de notre biscuit et de nos autres provisions qui se pouvaient garder. Nous vîmes alors avec chagrin s'évanouir le beau météore qui commença de paraître quand nous arrivâmes sur cette côte et nous eûmes ensuite une petite pluie mêlée de neige et de grosse grêle qui dura plus de quinze heures, Nous mesurions alors notre temps avec un sablier que nous trouvâmes heureusement dans le vaisseau. L'air devint si froid qu'il nous était impossible de rester seulement un demi-quart d'heure sur le pont ; mais cette pluie ayant cessé, l'air se radoucit tellement, qu'il nous semblait respirer un air d'automne comme dans les climats tempérés ; et un autre phénomène se montra du côté de l'ouest, qui n'était pas, à beaucoup près si brillant que le premier, mais pourtant très beau ; il formait un zigzag irrégulier, et ressemblait très bien à une constellation. Il

avait, dans la partie inférieure, une espèce de queue, qui était fort large à l'extrémité. Il faut remarquer que depuis que nous étions à l'ancre, notre vue avait toujours été bornée vers le sud, c'est-à-dire du côté du Pôle Antarctique, par de gros nuages fort épais, qui furent enfin dissipés par une de ces belles exhalaisons lumineuses si fréquentes sous les Pôles ; de sorte que nous découvrîmes tout d'un coup une île qui nous parut flotter sur la surface des eaux, et que nous vîmes en effet s'approcher de nous environ jusqu'à une portée de canon. Cette île était presque ronde, et n'était, sans doute, qu'un assemblage de ces grandes pièces de glace qu'on voit dans ces mers qui s'étaient liées et congelées ensemble. Il y avait au milieu une grande montagne de glace qui s'élevait fort haut en figure pyramidale ; et les pièces qui la formaient étaient, par un surprenant artifice, disposées de manière qu'elle paraissait toute taillée à facettes comme un diamant ; avec cette différence que les facettes étaient proportionnelles à sa grandeur. L'île était toute couverte de neige et on voyait sur ses bords de distance en distance, comme de petits arbres de glace, qui jetaient des rameaux chargés de flocons de neige qui leur tenaient lieu de feuilles et de fruits mais, sur la montagne il n'y avait pas la moindre neige toutes ses glaces étaient claires et transparentes comme le cristal. Nous considérâmes toutes ces choses assez longtemps, et ensuite nous allâmes nous reposer ; après que nous eûmes dormi quelques heures, en voulant monter sur le pont nous fûmes tous épouvantés de voir l'air tout enflammé ; mais ayant jeté la vue du côté de l'île, nous connûmes que

cette grande illumination procédait de six météores merveilleux suspendus dans les airs, à une distance à peu près égale, tout autour de la montagne comme autant de grands et magnifiques lustres. Ils étaient tous de la même figure et étaient composés chacun de quatre gros globes de feu celui d'en bas était le plus gros ; le second, le troisième et le quatrième allaient en diminuant. Tous ces globes lumineux étant multipliés à l'infini dans les facettes de la montagne, la faisaient paraître toute de feu. Tous ces grands et surprenants objets faisaient ensemble un effet dont les yeux étaient ravis et enchantés, et de telle sorte que frappés d'admiration et d'étonnement, nous restâmes quelques moments immobiles comme des statues. Comme nous étions encore attentifs à les contempler, nous aperçûmes fort haut dans les airs trois grands oiseaux qui fondirent tout d'un coup vis-à-vis de nous sur la côte ; leur plumage était un mélange de gris et de brun ; sur leur tête, ils avaient une grande aigrette de trois plumes blanches comme neige, dont les extrémités étaient d'un très bel incarnat, et leurs queues étaient plus longues que tout leur corps, et semblaient un éventail à demi ouvert ; ils étaient plus grands et plus gros que des aigles ; et après qu'ils eurent becqueté et fouillé l'herbe quelque temps, ils s'envolèrent tous trois rapidement vers la montagne de glace, et ayant longtemps voltigé tout autour, ils montèrent sur son sommet, et nous ne les vîmes plus. Nous jugeâmes que peut-être ils y avaient leurs nids. C'étaient de très beaux oiseaux.

CHAPITRE IV

Du merveilleux lac dont les eaux sont presque toujours chaudes, et de ses cinq admirables cascades. Description de la vallée des roses blanches, où l'on voit un monument très remarquable, une fontaine rare et singulière, et quelques arbustes très beaux et agréables à la vue.

Comme nous étions dans un plein repos, nous fûmes réveillés par un vent impétueux, qui donnait de telles secousses à notre vaisseau que de crainte que notre câble ne se rompît, nous nous levâmes tous au plus tôt ; mais nous ne vîmes plus l'île flottante, ni les beaux phénomènes qui étaient tout autour. La mer était fort grosse et toute pleine de grandes pièces de glaces qui s'amoncelant les unes sur les autres, formaient par-ci et par-là de petites montagnes flottantes. Lorsque le temps fut plus beau, ce qui ne tarda guère à arriver, nous résolûmes de faire comme nous avions projeté, une seconde course dans le pays. Ayant laissé à bord deux ou trois des nôtres nous prîmes nos armes, et enfilâmes un autre chemin, que la première fois. Il faut remarquer que cette côte est fort montagneuse ; mais on y trouve quelques petites plaines et des vallées. D'abord nous marchâmes entre des roches sèches et arides, où il n'y avait ni herbe ni mousse ; et on y trouvait des précipices affreux, au

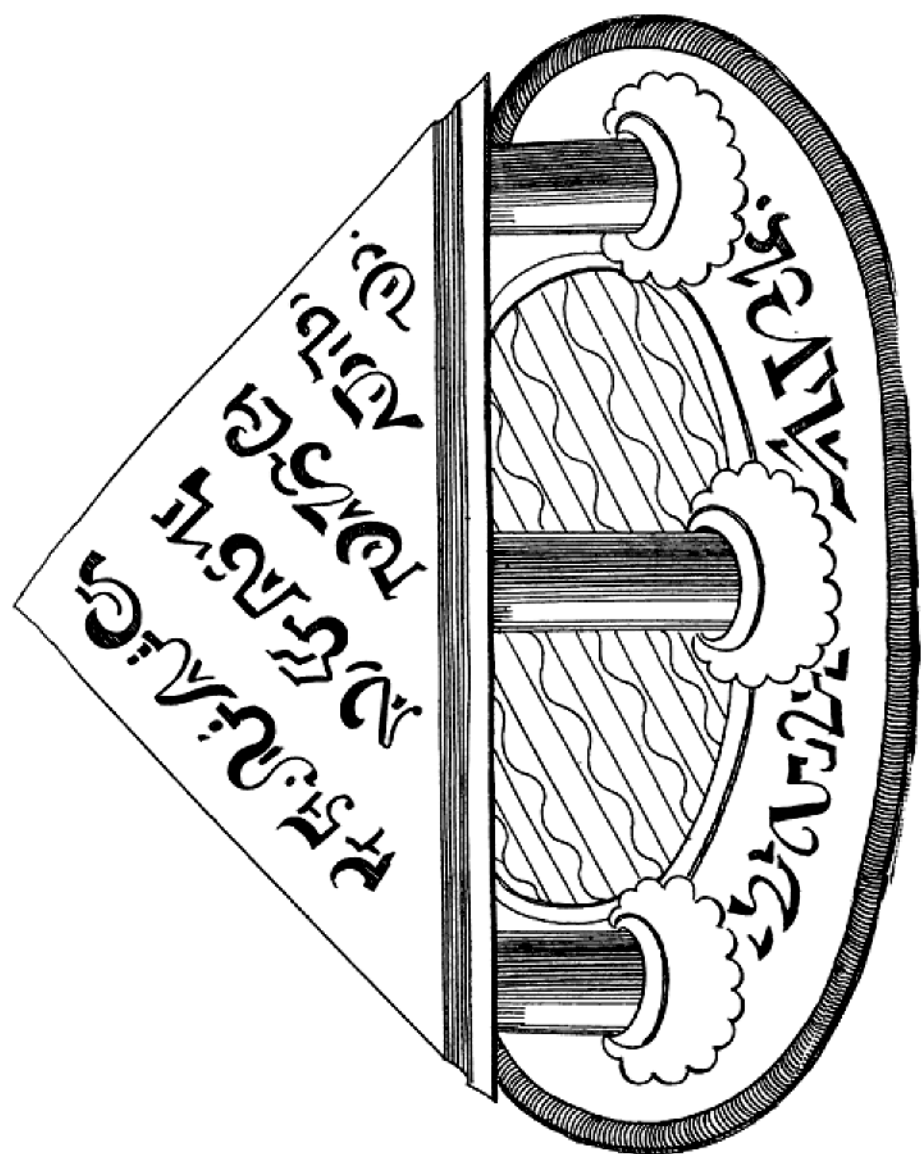
bas desquels roulaient de gros torrents avec un bruit épouvantable ; nous étions contraints de passer dans de petits sentiers très étroits, et très dangereux, mais enfin nous sortîmes heureusement de cet endroit, où nous nous étions insensiblement engagés, et nous montâmes sur une haute montagne d'où nous pouvions jeter la vue de toutes parts ; nous y vîmes l'été et l'hiver tout à la fois car, d'un côté il y avait des plaines où tout était gelé et couvert de neige ; et de l'autre, des vallées où régnait partout une riante verdure ; l'air y était si clair et si lumineux, que, sans le secours du soleil, nous y pouvions aisément distinguer les plus petits objets. Nous y descendîmes et trouvâmes tous ces lieux tapissés d'une herbe courte et menue ; on y voyait par-ci par-là des plantes qui jetaient des feuilles longues et serrées. Nous en arrachâmes quelques-unes dont la racine était ronde et plate, à peu près grosse comme le poing, et couverte d'une peau noire fort mince ; la chair était d'un blanc rougeâtre, et d'un goût approchant de celui de l'amande. Nous en trouvâmes beaucoup depuis sur la côte, aux environs de l'endroit où nous avions jeté l'ancre, que nous mangions au lieu de pain. Ce lieu nous parut si agréable, que nous nous y reposâmes quelque temps ; de là, nous entrâmes entre deux longues chaînes de montagnes couvertes de mousse depuis le pied jusqu'au sommet, et d'où distillait une espèce de gomme odoriférante. Cette double chaîne n'était pas droite, et faisait un grand coude qui nous bornait entièrement la vue ; mais, quand nous fûmes au bout, nous découvrîmes tout d'un coup un lac dont l'eau était verdâtre et presque chaude ; il exhalait sur

toute sa surface une infinité de petites vapeurs noires. Nous crûmes, et avec raison que cette chaleur et ces vapeurs procédaient de matières sulfurées et bitumineuses, qui devaient être dans le fond. Il n'y avait pas la moindre petite herbe sur ses bords. Après les avoir côtoyés pendant quelque temps, nous entendîmes un certain bruit et murmure qui s'augmentait à mesure que nous avançons, et enfin nous remarquâmes que l'extrémité du lac était toute bordée de petites roches entre lesquelles l'eau s'écoulant dans un bas, causait le bruit que nous entendions. Nous doublâmes donc le pas et fûmes bien surpris de voir cinq belles cascades, dont celle du milieu était la plus grande ; elle formait trois grandes nappes d'eau qui tombaient les unes sur les autres, sur trois degrés en distances à peu près égales ; et l'eau de toutes ces cascades se réunissant un peu plus bas, tombait sur un grand rocher presque plat ; et de là, se précipitant, s'allait perdre entre des rochers qui étaient au-dessous. Il fallait, de nécessité que puisque ce lac restait toujours également plein, quoique ses eaux s'écoulassent incessamment de ce côté-là avec tant d'abondance, il y eût des canaux souterrains qui lui en fournissent toujours de nouvelles. Comme nous raisonnions là-dessus, il parut tout d'un coup sur une, grande colline qui était vis-à-vis de nous, une grande troupe de gros et puissants ours blancs comme neige. Nous remarquâmes qu'il y en avait deux ou trois qui étaient tachetés de noir partout le corps ; un d'entre eux descendit la colline ; et, ayant passé un petit ruisseau qui était au bas, il se glissa entre deux rochers. À peine y fut-il, qu'il se mit faire un certain cri comme s'il eût appelé les

autres ; et effectivement ils se mirent tous à le suivre, en se pressant et se précipitant. Nous ne les eûmes pas plutôt perdus de vue que nous vîmes partir du milieu de ces mêmes rochers, plusieurs oiseaux qui furent bientôt suivis d'un plus grand nombre, qui prirent tous leur vol vers de hautes montagnes couvertes de neige, qui étaient sur notre droite. Ces oiseaux avaient apparemment leurs nids dans les fentes et les crevasses qu'on y voyait ; mais elles étaient dans des lieux si escarpés et si hauts, qu'il était impossible d'y parvenir. En nous éloignant de ces cinq admirables cascades nous, descendîmes avec beaucoup de difficulté, par une montagne dont la pente était très raide, dans une plaine longue et étroite, percée presque partout de petits trous qui allaient en tournant assez profondément en terre : il fallait qu'il y eût dans ce lieu une infinité d'animaux d'une espèce qui, sans doute, nous était inconnue mais nous n'en vîmes pas paraître un seul. En marchant entre ces trous on entendait un certain son, comme s'il y eût eu dessous des caves, ou des voûtes. Étant au bout de cette plaine, nous entrâmes comme dans un grand carrefour, où il y avait cinq routes différentes disposées en étoile. Nous balançâmes quelque temps sur le choix de celle que nous devions prendre. Il y en avait une entre des montagnes d'une hauteur si prodigieuse qu'on en était presque épouvanté ; on y entraît par-dessous un large et haut portail, dont la structure n'était qu'une grande pièce de roche, qui s'étant détachée par en haut d'un des côtés, était tombée en travers sur l'autre et y était demeurée suspendue peut-être depuis un très long temps. Cette

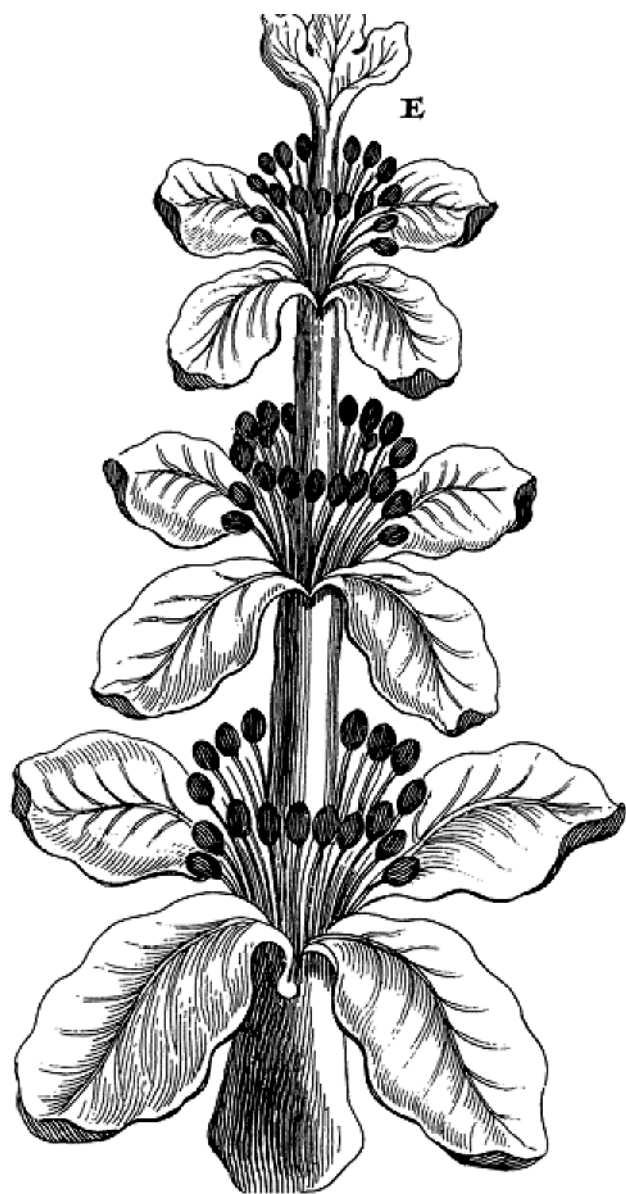
route était sablonneuse ; on y enfonçait jusqu'au-dessus de ta cheville du pied. Nous en enfilâmes une autre beaucoup plus commode ; les montagnes qui la bordaient, étaient une roche presque noire avec de grandes veines blanches et luisantes, à peu près comme de l'alun. Nous y trouvâmes partout une très grande quantité d'une espèce de lézards. Ils étaient si familiers, qu'ils nous passaient à tous moments entre les jambes et sur les pieds. Ils avaient la tête parfaitement noire, le corps rougeâtre, et la queue extraordinairement longue. Plus nous avançons dans ce chemin, et plus il s'élargissait. Il nous conduisit enfin dans une très belle et très spacieuse vallée où nous respirâmes un air de printemps ; elle était toute couverte d'une plante toute semblable à la violette ; on voyait sur la plupart au milieu de la tige, une fleur blanche de la grandeur d'un ducaton. Cette fleur avait huit feuilles, toutes dentelées, les quatre plus grandes dessous, et les quatre plus petites dessus ; le milieu était garni de petits grains fort rouges. Cette fleur ne ressemblait pas mal à une rose simple, et avait une odeur fort douce. L'émail de ces fleurs avec le vert de leurs tiges faisaient ensemble un effet charmant dans toute l'étendue de cette vallée. Un petit ruisseau d'une eau très claire serpentait vers le milieu. Nous aperçûmes à l'extrémité d'un enfoncement quelque chose de blanc travers de grandes herbes ; nous en étant approchés, nous y vîmes, avec la dernière surprise un petit édifice d'une singulière structure figure (D) : il était tout de pierre blanche ; sa partie supérieure était une grande pierre plate, de figure triangulaire, posée sur six colonnes hautes d'environ trois

pieds, sur une base en ovale, qui s'élevait de terre à la hauteur de quatre ou cinq pouces. Sur la pierre à trois angles, on voyait une inscription de caractères bizarres, qui n'étaient connus d'aucun de notre troupe ; et en bas sur la circonférence de la base, paraissaient encore, d'espace en espace, les mêmes caractères, mais presque effacés.



Ce monument fit naître entre nous une infinité de raisonnements, car nous voyions très bien que ce n'était pas là un ouvrage du hasard ; mais j'en laisse la décision à de plus habiles gens que moi. Étant sortis de ce lieu, nous marchâmes droit au ruisseau dont je viens de parler, et nous le suivîmes en remontant vers sa source. Il sortait d'une très belle fontaine qui était dans une grotte creusée par la nature dans une des montagnes de la vallée. J'y entrai d'abord ; elle était revêtue d'une très belle mousse verte depuis le haut jusqu'en bas ; et dans le fond à la hauteur d'un homme, on voyait trois conduits sur une même ligne, et à distances égales : l'eau en courant hors de ces conduits, faisait un agréable petit murmure qui approchait du gazouillement des oiseaux, et tombait dans une espèce de bassin qui en était fort rempli, et s'épanchait par-dessus tous ses bords ; elles se réunissaient par-devant dans une grande crevasse qui était dans un rocher immédiatement au-dessous, et s'écoulait en bas. Ce bassin était profond environ d'un pied ; il y avait au fond plusieurs petites pierres rouges et plates de différentes figures, savoir de carrées, de rondes, de triangulaires et en forme de cœur. Voulant en prendre quelques-unes je pus à peine souffrir la froideur excessive de l'eau voisine de la fontaine au-dedans de la grotte, il y avait un trou rond et fort profond, large d'un bon empan, qui exhalait une vapeur si chaude, que je pensai me brûler le visage, m'étant par hasard placé tout vis-à-vis. Ce ne fut pas sans un extrême étonnement, que je vis sortir presque d'un même endroit le froid et le chaud tout ensemble. Il y avait dans plusieurs endroits de cette

vallée, divers arbustes très beaux et très singuliers, et un, entre autres, dont j'ai donné la figure à la lettre E, qui jette ses feuilles à trois étages assez distants l'un de l'autre ; elles sont toutes couvertes d'une espèce de duvet qui les rend, au toucher, douces comme du velours, et bordées tout autour du plus beau jaune du monde. Au-dessus des feuilles, et précisément à l'endroit où elles sont attachées au tronc, on voit sortir de chacune, au bout d'une fort longue queue, de petites graines rouges de la grosseur des pois qui forment un cercle parfait, à la cime, ils portent un bouquet de ces mêmes graines, fort serré et pressé, qui a presque la figure d'une petite pomme de pin.



CHAPITRE V

De quelques poissons monstrueux qu'on voit dans ces mers. Accident tragique et lamentable arrivé à deux matelots de l'équipage. Des sept îles inaccessibles, et de ce que l'auteur y vit avec de grandes lunettes d'approche.

Nous ne vîmes rien digne de remarque dans la route que nous prîmes pour revenir à bord : nous trouvâmes entre les rochers une grande quantité d'oiseaux, qui se laissaient presque prendre à la main ; nous en emportâmes autant qu'il nous fut possible. Comme la côte où nous étions à l'ancre était fort exposée à de grandes tempêtes et à des vents très impétueux, nous craignîmes qu'en y restant plus longtemps, nous ne fussions à quelque heure brisés contre les rochers : nous résolûmes animés du désir de faire quelque découverte, d'en partir au plus tôt ; nous fîmes une grande provision des racines dont j'ai déjà parlé, y en ayant dans cet endroit une prodigieuse quantité, et ayant levé l'ancre, avec un petit vent sud-est, nous portâmes vers l'ouest parce que lorsque l'air était clair et serein, nous avions toujours cru voir quelques terres de ce côté-là. Après avoir navigué assez heureusement près de vingt-quatre heures, nous nous trouvâmes entre plusieurs écueils très dangereux ; c'était plusieurs rochers à fleur d'eau mais comme le

vent était presque tombé, et que nous voguions fort lentement, nous les évitâmes sans beaucoup de difficulté. Il y avait une roche qui s'élevait au-dessus de l'eau à la hauteur d'environ quatre pieds, sur la pointe de laquelle nous vîmes un gros oiseau à plumage noir, assez semblable à une cigogne ; il s'y tenait perché droit sur une jambe faisant la roue, de sa queue, comme un paon ; il y paraissait immobile comme une statue sur son piédestal : nous lui tirâmes plusieurs coups sans le toucher, qui ne lui firent pas faire le moindre mouvement. Il fallait que cet oiseau eût été porté là par les glaces et qu'il en attendît quelques autres au passage pour s'en retourner. Quelque temps après le vent étant tombé tout à fait, nous nous vîmes environnés d'un brouillard si épais qu'il faisait tout à fait nuit, ce qui nous obligea de jeter l'ancre ; ce brouillard était presque chaud. J'avais autrefois toujours cru que ces climats étaient inhabitables à cause de la grande rigueur du froid, mais quoiqu'il s'y fasse sentir excessivement, il y a de si fréquents intervalles où l'air se radoucit, qu'il est partout fort supportable. Nous restâmes dans l'obscurité plus de douze heures, après quoi le temps s'éclaircit. Le même vent se remit à souffler et nous portâmes vers l'ouest comme auparavant : nous trouvâmes que nous étions alors à soixante-sept degrés six minutes de latitude méridionale. Il y avait à cette hauteur un grand nombre de gros poissons volants quatre ailes, les deux qui étaient vers la tête étaient très grandes, et semblables à des ailes de chauves-souris ; et les deux qui étaient vers la queue paraissaient deux fois plus petites. Trois de ces poissons vinrent autour de notre vaisseau en volti-

geant et plongeant sans cesse : ils excédaient de beaucoup la grosseur et la longueur des plus puissants bœufs, et nonobstant, ils s'élevaient fort haut, et restaient souvent en l'air une grosse minute avant que de plonger. Ils sont très goulus et voraces en volant ils ont toujours une grande gueule ouverte où l'on voit deux rangs de dents courtes, mais fort aiguës : deux de nos matelots étaient assis l'un près de l'autre sur le pont du côté de la poupe, quand un de ces trois montres, s'élançant tout d'un coup fort haut les saisit tous deux par derrière et les fit culbuter dans la mer celui qui tomba le premier fut d'abord mis en pièces et dévoré, et le second qui nageait autour du navire, et à qui nous étions sur le point de jeter une corde, pour le tirer à nous fut assailli par les deux autres : l'un le prit par la tête, et l'autre par les pieds et tirant chacun de son côté avec une extrême furie, ils séparèrent bientôt ce misérable corps, dont les boyaux et le sang faisaient une longue traînée dans la mer. Cette tragique aventure nous causa à tous une affliction très sensible, d'autant plus que ces hommes étaient deux de nos meilleurs matelots. Après que ces cruels animaux nous eurent encore suivis une bonne demi-heure nous les perdîmes tout à fait de vue. Peu de temps après nous eûmes une très grande tempête qui nous tint alerte plus de six heures. Cependant en portant toujours vers l'ouest, nous vîmes à découvrir quatre îles, et peu après trois autres elles étaient toutes sept sur la même ligne, et fort peu distantes l'une de l'autre. Nous formâmes d'abord le dessein d'y prendre terre, mais il nous fut impossible d'exécuter notre projet, car nous trouvâmes en nous en

approchant, qu'aux environs de toutes ces îles la mer fourmillait de bancs de sable et de rochers fort près les uns des autres, et était remplie de courants qui se croisant de tous côtés rendaient cette mer la plus dangereuse, au jugement de notre pilote, qu'il eût jamais vue. Nous jetâmes l'ancre à la pointe d'un grand banc de sable qui était vis-à-vis de nous, afin d'avoir le temps de consulter quelle route nous prendrions : cependant, nous considérions exactement ces îles, elles étaient pleines de petits monticules qui paraissaient dans le lointain d'un rouge de vermillon, et quelques-uns brillaient comme des rubis. Nous en attribuâmes la cause à un air fort enflammé qui était alors dans tous les environs. Nous vîmes dans la cinquième île qui était la plus grande du côté de l'est, une roche de figure ronde qui s'élevait fort haut en droite ligne, et qui étant d'égale grosseur en haut et en bas, ressemblait à une belle grande colonne, et un peu plus avant il y avait de grosses et hautes roches fort serrées et proches l'une de l'autre, qui représentaient parfaitement les masures d'un grand et magnifique château à l'une des extrémités duquel on voyait comme une grande tour ronde d'où sortait une grosse et noire vapeur qui s'élevait si haut et avec tant de rapidité dans les airs, qu'elle semblait s'unir avec les nues, et ne former qu'un même corps avec elles. Je pris alors mes grandes lunettes d'approche, et je découvris dans cette épaule fumée, de grosses étincelles semblables à des étoiles qui étaient dans un perpétuel mouvement. Quelques instants après, je vis sortir de cette roche de gros torrents de flammes qui, comme un vent impétueux, se répandant en long et

en large, nous causa une épouvante générale. Je ne crois pas que le mont Etna en Sicile, ni le mont Vésuve en Italie, n'en aient jamais vomi de si terribles. Ces épouvantables flammes ayant duré environ trois minutes s'évanouirent et ne laissèrent après elles que quelques étincelles et une légère fumée : nous n'étions pas encore restés là vingt quatre heures, que nous nous aperçûmes que la mer qui environnait ces îles était toute prise. Quoique dans l'endroit où nous étions, nous ne sentissions pas le moindre froid, nous résolûmes de reprendre le large, et de côtoyer de loin les dangereux écueils que nous avions devant nous jusqu'à ce que nous pussions sûrement continuer notre route vers l'ouest. Nous en vînmes heureusement à bout avec un vent favorable, et nous entrâmes enfin dans une pleine mer, où nous commençâmes de voir flotter de grandes pièces de glaces.

CHAPITRE VI

Du grand promontoire ou cap qui est toujours couvert de nuages ; du miraculeux jet d'eau qu'on y voit ; de la grande et profonde caverne sur laquelle passe un gros et large torrent. Combat extraordinaire entre deux ours blancs et trois veaux marins.

Dans moins de deux heures la mer fut toute couverte de glaces, et nous fîmes une continuelle manœuvre pour les éviter, autant qu'il nous était possible ; il y en avait une qui était éloignée de nous d'environ cinq ou six portées de mousquet, d'une grandeur si énorme, qu'elle paraissait une petite île, et venant à se rompre en pièces elle fit plus de bruit en s'éclatant qu'une batterie de plusieurs canons qui auraient fait feu tout à la fois ; mais ces glaces diminuant insensiblement de nombre, nous nous en trouvâmes heureusement tout à fait dégagés ; mais peu de temps après nous fûmes surpris d'un calme qui dura quinze heures ; toute la surface de la mer était plus unie qu'une glace de miroir. À une bonne lieue de l'endroit où nous fûmes contraints de rester pour attendre le vent, il y avait une grosse roche à trois pointes que nous allâmes reconnaître avec la chaloupe ; elle était entourée d'un petit terrain, large de dix ou douze pieds, tout bordé le long de l'eau de grandes herbes fort larges, et couvert jusqu'au pied

de la montagne de coquillages, entre lesquels nous trouvâmes une grande quantité de petites huîtres, dont les écailles étaient fort noires. Nous en ouvrîmes quelques-unes qui étaient d'un goût excellent, ce qui, fut cause que nous en emportâmes à bord autant qu'il nous fut possible. Nous eûmes la curiosité de grimper au haut de cette roche ; sa cime était une espèce de plate-forme entre trois pointes, sur laquelle nous vîmes plusieurs plumes d'oiseau éparses çà et là. Nous découvrîmes dans ces trous quelques nids qui n'étaient qu'un entassement de mousse, d'herbes, et de plumes ; il n'y avait en tout que deux œufs aussi blancs, mais beaucoup plus gros que des œufs de poule ; le blanc en était d'un vert pâle, et le jaune d'un rouge noir : sans une certaine âcreté qu'ils laissaient dans la gorge, ils auraient été assez bons à manger ; il n'y avait pas longtemps que nous étions rentrés dans le vaisseau, quand un petit vent commença à s'élever : nous nous en prévalûmes d'abord mais en peu d'heures il se renforça de telle sorte, que nous craignîmes d'avoir une rude tempête ; c'était le même vent que nous avions eu auparavant ; nous en fûmes pourtant quittes pour la peur ; nous voguions pour lors avec tant de rapidité, que nous faisons beaucoup de chemin dans une heure. En jetant la vue sur le bord de l'horizon, nous vîmes du côté de l'ouest comme un grand et gros nuage qui semblait toucher la mer, mais nous en approchant toujours, nous découvrîmes un cap, dont les terres étaient fort hautes, au-dessus duquel il y avait d'épais nuages à perte de vue. Comme nous avions dessein, avant de retourner dans le vieux monde, de faire encore

quelques nouvelles découvertes, nous allâmes jeter l'ancre dans l'endroit le plus commode pour aller à terre ; c'était une pente douce par laquelle nous montâmes aisément étant parvenus en haut, nous trouvâmes une grande quantité de cailloux et de petites pierres, tout le terrain était sablonneux et pierreux, et nous ne pouvions pas étendre notre vue fort loin, parce qu'à cette extrémité du cap le pays allait insensiblement en montant. Quand nous fûmes arrivés à la plus grande hauteur, nous découvrîmes de grandes plaines à perte de vue coupées de plusieurs petits lacs, et bornées dans le lointain de grandes et hautes montagnes couvertes de neige et fort transparentes, assez près de nous, et tout vis-à-vis il y avait deux petites collines derrière lesquelles on apercevait bondir rapidement dans les airs un gros jet d'eau semblable à une belle et grande colonne, qui se couronnant d'une grosse écume retombait autour d'elle-même par une infinité de petits ruisseaux, qui se réduisant bientôt comme dans une grosse poussière d'eau retombaient en bas. Du lieu où nous étions, nous ne pouvions voir d'où il sortait ; c'est pourquoi, précipitant nos pas, nous nous avançâmes au-delà des collines, trois jets d'eau se présentèrent à notre vue, qui sortaient de trois petites roches, disposées en triangle au milieu d'un gros amas de rocailles et de cailloux. Le plus grand, qui était celui que nous avions aperçu d'abord s'élevait dans les airs environ à la hauteur de deux cent cinquante pieds, mais les deux petits en passaient à peine sept à huit : leurs eaux en retombant à terre formaient une petite rivière qui, après avoir serpenté neuf cent ou mille pas, s'allait jeter dans un des

lacs dont je viens de parler : l'eau en était très claire et très bonne à boire ; l'air était fort tempéré : il faut de nécessité que l'extrême froid se fasse sentir encore plus tard dans ces contrées. On doit remarquer que ces lacs se communiquant tous par des ruisseaux qui coulent les uns dans les autres, nous ne pouvions par conséquent avancer dans ce pays, qu'en faisant de longs détours C'est pourquoi nous les laissâmes sur la gauche, et prîmes un peu sur la droite tout y était jusque-là si sec et si aride, qu'il n'y croissait pas la moindre herbe ni le plus petit arbuste. Un grand vent de terre commença pour lors à souffler avec une telle véhémence, et faisait élever tant de sable et de poussière, que nous étions contraints de nous arrêter de temps en temps, et de fermer les yeux de peur d'être aveuglés : mais heureusement cela passa bientôt, et nous entrâmes dans un fond dont le terrain était fort noir, et couvert partout d'une petite plante longue et mince, avec des nœuds comme des cannes elle croissait en rampant fort loin sur la terre, et jetait d'espace en espace un petit bouquet de graines d'un très beau jaune. Cette plante était fort jolie. Après y avoir marché cinq ou six cents pas, nous entendîmes un bruit comme celui d'une grande chute d'eau, et de fait nous vîmes bientôt après, un gros torrent, qui sortant d'entre deux rochers très hauts se précipitait en bas à la hauteur de plus de trois cents pieds, et à la hauteur de plus de trois cents pieds, et formait ensuite une petite rivière, qui roulant ses eaux avec une extrême rapidité, entraînait avec elle une très grande quantité de pierres et de cailloux. Comme nous considérions de quelle manière nous pourrions passer, nous aper-

çûmes à côté d'une petite hauteur une descente au bas de laquelle il y avait une espèce de buisson : c'était de petits arbustes serrés, qui étaient armés d'épines avec de petites feuilles très rouges : ils nous cachaient en partie l'entrée d'une caverne. Nous balançâmes quelque temps, n'osant pas d'abord nous hasarder dans un lieu qui pouvait nous être fatal ; mais les deux plus hardis des nôtres y étant entrés, nous suivîmes tous ; et après avoir marché quelque temps dans l'obscurité, nous découvrîmes tout d'un coup un très grand et très spacieux souterrain, divisé en diverses grandes voûtes de différentes hauteurs, toutes taillées par la nature dans le roc ; il y en avait quelques-unes plus hautes et plus vastes que celles des plus grandes églises ; de grosses roches disposées à distances inégales soutenaient ces lourdes et énormes masses de pierre la lumière y entraît par en haut au travers, d'un grand nombre d'ouvertures, dont les unes étaient en long comme des fentes ou grandes crevasses, et les autres presque rondes ou carrées, d'où pendaient des herbes à longue tige, dont les feuilles étaient grandes comme celles de figuier : il y a apparence que l'air chaud qu'on respirait dans cette caverne contribuait beaucoup à les faire croître. La plus grande et la plus haute de toutes ces voûtes était, depuis le haut jusques au bas, toute marquetée de noir et de blanc. Les marques, noires étaient beaucoup plus grandes que les blanches ; mais les blanches brillaient comme du cristal ; et comme elle avait en haut vers le milieu une fort grande ouverture ronde, cela faisait un charmant effet. Le terrain était uni presque partout excepté, vers une des extrémités, où

il se haussait insensiblement. Nous y vîmes, un nombre innombrable d'oiseaux blancs comme des cygnes, et pas plus grands que des moineaux. Ils pensaient si peu à s'envoler ou à s'enfuir, qu'ils se laissaient, presque marcher, sur le corps : nous en prîmes tant que nous voulûmes ; ce n'était qu'un petit peloton de graisse très délicat à manger. Quand nous fûmes au bout nous y trouvâmes une issue qui conduisait dans la campagne ; et au bas, dans un coin fort obscur, nous vîmes un grand trou rond, à peu près comme un puits ; nous y jetâmes plusieurs pierres fort grosses, qui, après être tombées, ne faisaient aucun bruit : ce qui nous surprit ; et quelques instants après il en sortit tout d'un coup un fort gros oiseau tout noir qui, en étendant ses ailes, nous épouvanta par leur grandeur. En sortant de la caverne, il jeta trois grands vilains cris, dont toutes les voûtes retentirent : il portait au bec quelque chose d'assez gros et long, mais il ne nous donna pas le temps de discerner ce que ce pouvait être. Il fallait que ce puits fût d'une prodigieuse profondeur, et qu'il y eût quelques trous ou enfoncements où cet oiseau avait peut-être son nid, ou qu'il y trouvât quelque chose pour sa subsistance. Nous sortîmes bientôt après lui mais nous eûmes beaucoup de peine à monter, à cause que la pente était fort rude et pleine de fort gros cailloux et de pierres pointues. Quand nous fûmes en haut, nous connûmes que nous étions au-delà du torrent parce qu'il passait par-dessus la caverne et justement au milieu. Nous n'étions pas à un quart de lieue de la caverne, que nous vîmes sortir deux ours blancs d'entre deux belles collines vertes comme un pré par

en bas, dont le sommet était tout couvert de cette espèce d'épine dont j'ai parlé, qui avait de petites feuilles si rouges. Ils entrèrent dans un chemin creux plein de sable, le long d'un coteau qui conduisait droit à la mer ; ils fouillaient à tous moments la terre avec leur museau, apparemment pour chercher quelques racines. Nous les suivîmes de loin, ayant toujours en cas de nécessité nos armes prêtes, quoique pourtant nous eussions remarqué plusieurs fois qu'ils n'attaquaient pas les hommes. Nous fûmes bientôt en vue de la mer. La côte, en cet endroit formait un petit golfe, et le rivage paraissait tout couvert de coquillages. Nous aperçûmes le long de l'eau trois veaux marins endormis sur le sable, l'un desquels était couché moitié dans l'eau et moitié sur terre. Cependant les ours, qui avaient pris un petit détour arrivèrent insensiblement dans cet endroit, et fouillant toujours de leur museau entre les coquilles, il ne semblait pas qu'ils regardaient devant eux ; mais le plus gros se voyant tout d'un coup auprès d'un de ces veaux marins, il l'assaillit par le haut du col et du premier coup de dent, lui fit ruisseler le sang jusqu'à terre. Cet animal s'éveillant en sursaut, se donna de si violentes secousses, qu'il se dégagea, et perça avec les grands crocs qu'il avait à la mâchoire inférieure, le ventre de l'ours qui tout furieux, mordit et le déchira cruellement partout où il le put attraper. Les deux autres étant venus à son secours le combat devint général entre ces cinq animaux mais le premier des veaux marins perdait tant de sang, qu'il se sauva dans la mer et les autres l'ayant d'abord suivi ils laissèrent par leur suite, aux deux ours, le champ de bataille et tout

l'honneur de la victoire. Il y avait dans ces quartiers un grand nombre de ces veaux marins ; j'en ai vu qui avaient plus de huit pieds de long, et qui étaient gros à proportion ; ils sont amphibies, et marquetés, comme des tigres, de noir et de blanc, de jaune de gris et de rouge ; leur peau est couverte d'un poil ras ; ils ont la tête fort grosse, et quatre pieds avec cinq griffes non divisées, comme des pattes d'oie, et jointes par une peau noire : leur queue est fort courte ; ils se plaisent fort à se tenir couché sur le sable le long de la mer. Nous laissâmes encore là nous deux ours fouillant entre les coquillages, et nous suivîmes le rivage, en tournant du côté où nous avions laissé notre vaisseau. Lorsque nous mîmes le pied sur cette hauteur qui formait la petite pointe du cap, je fus dans la dernière surprise d'en voir le terrain tout mouillé, et celui que nous quitions tout à fait sec ; le gros nuage qui le couvrait et qui le couvrit toujours pendant que nous y restâmes, distillait, de temps à autre une grosse rosée semblable à une petite pluie très menue, pendant que, dans tous les environs, l'air était très clair et très serein ; je n'ai jamais pu comprendre quelle en pouvait être la cause ; il fallait que dans ces terres, il y eût une vertu occulte et attractive, qui retînt toujours au-dessus d'elles, même malgré les plus grands vents cette grosse exhalaison.

CHAPITRE VII

Du détroit des Ours. De la merveilleuse arcade de roche, ou pont naturel. Du précipice épouvantable qu'on voit entre de hautes montagnes voisines du détroit des Ours. Des bruits souterrains semblables au tonnerre, accompagnés d'éclairs, qu'on entend dans une grosse roche fort avant dans la mer.

Après avoir visité une partie du Cap, nous voulûmes pénétrer dans le continent, mais nous ne jugeâmes pas à propos de nous hasarder si longtemps entre des montagnes, dans un pays inconnu, qui n'avait pour habitants que des bêtes sauvages et quelques oiseaux ; c'est pourquoi nous résolûmes d'y aller par mer : pour cet effet, nous nous rembarquâmes, et avec un petit vent d'est nous côtoyâmes le Cap du côté de l'ouest, et nous fûmes au bout de cinq ou six heures environnés de tant de pièces de glaces, que nous craignîmes d'être contraints de rejeter l'ancre, mais le vent s'étant renforcé du double, il les chassa vers l'ouest, et nous poursuivîmes notre route ; cependant nous fûmes obligés de porter plus vers la droite, à cause d'un grand nombre d'écueils et de bancs de sable qui sont le long du cap. Nous voguâmes assez heureusement pendant quarante-huit heures, après quoi nous commençâmes à découvrir un grand golfe qui entraînait dans les terres, par un détroit qui n'avait

qu'un grand quart de lieue de large ; je le nommai le détroit des ours, à cause que nous y en vîmes une très grande quantité. Il arriva dans ce moment une chose qui nous frappa par sa singularité ; il faut savoir que dans ce détroit il y a un courant qui va d'un rivage à l'autre vingt : à vingt cinq de ces ours se tenaient sur le bord de l'eau et semblaient attendre au passage un grand quartier de glace qu'on voyait s'approcher de loin, et le hasard ayant voulu qu'en flottant il s'approchât d'eux, ils sautèrent tous dessus avec une vitesse incroyable, et le courant les ayant portés de l'autre côté, ils ressautèrent d'abord à terre avec la même agilité. Cette manière de passer l'eau démontrait clairement dans ces animaux beaucoup d'intelligence et de raisonnement, malgré l'opinion de certains philosophes. Nous entrâmes assez avant dans le golfe, et ancrâmes, malgré la présence des ours, dans un lieu où il y avait quatre grandes piles de glaces, que les flots de la mer avaient poussées contre la côte, et entassées les unes sur les autres. Tout ce que nous vîmes autour de nous était couvert de neige. Environ à une lieue de là il y avait une chaîne de montagnes fort serrées, qui renfermaient dans une ronde enceinte un petit lac ; à son côté oriental par succession de temps plusieurs pièces de roche s'étant détachées par en bas, avaient laissé une grande ouverture tout au travers en forme d'arcade par laquelle les eaux du lac s'écoulaient dans la campagne voisine ; de sorte que de loin on croyait voir un pont d'une seule arcade, et d'autant plus que la roche qui était restée au-dessus, était assez plate et unie ; j'ai eu la curiosité d'y monter, et pour en faire un véritable pont rien n'y manquait que les

garde-fous ; il faisait alors un froid excessif accompagné de temps en temps d'une neige menue, comme poussière, et par conséquent l'air était fort sombre et obscur ; mais ensuite il devint très clair et très serein une belle exhalaison lumineuse s'éleva du côté du sud semblable à une brillante aurore, et le froid diminua de telle manière que la neige en fondant distillait des montagnes en bas. On voyait dans cet endroit une fort jolie rivière bordée des deux côtés de petits roseaux semblables à du jonc, qui après avoir fait en serpentant plusieurs tours et détours dans la campagne, s'allait jeter dans le golfe un peu au-dessus de nous ; ayant monté vers sa source nous aperçûmes qu'elle tombait du haut d'une grosse montagne fort mince et plate par en haut : comme la pente en était aisée, j'y montai bientôt, et je vis sur son sommet un petit lac d'où la rivière sortait ; ce lac pouvait avoir cent pas de diamètre ; sa partie orientale était couverte d'une glace mince, et pour sa petitesse il paraissait extrêmement profond, son eau était douce et fort claire ; tout cela aurait été une ample matière de considérations et de raisonnements pour des personnes versées dans la science des choses naturelles : cette montagne fermait un vallon fort étroit et serré entre deux rangs de collines, qui était couvert jusqu'au fond de petite herbe menue ; il aboutissait à une espèce de large et longue esplanade de roche vive, au bord de laquelle s'offrait d'abord à la vue un précipice effroyable ; ce n'était tout autour que de hautes et d'affreuses roches, au bas desquelles roulaient avec impétuosité dans des trous et des crevasses, de gros torrents écumeux, qui après s'être croisés les uns les autres,

s'allaient précipiter tous ensemble dans un bas, dont l'immense profondeur glaçait d'effroi ; je puis dire que la seule idée qui m'en reste, me fait encore, frémir, et je ne crois pas, qu'il y ait dans tout le reste de l'Univers un semblable précipice : comme le pays de ce côté-là n'était que rochers, autant que nous en pouvions juger, nous tournâmes à la droite, c'est-à-dire vers le golfe ; ce n'était que pierres et que sables entrecoupés partout d'une infinité de petits ruisseaux très difficiles à passer ; mais enfin, après beaucoup de peines, nous parvînmes au haut d'une large descente fort plate et unie qui conduisait droit à la mer : étant tout au bas, nous nous assîmes pour nous reposer sur de petites roches le long du rivage : on voyait de-là, à une demi-portée de canon avant dans la mer, un fort grosse montagne toute de roche, autour de laquelle était un brouillard épais : à peine étions-nous restés là assis un quart d'heure, qu'un grand bruit comme d'un vent souterrain nous vint frapper les oreilles, et qui nous sembla partir de cette montagne ; il dura environ deux minutes et puis cessa tout d'un coup ; mais un demi-quart d'heure après la montagne commença darder de tous côtés environ trois pieds au-dessus de l'eau, une infinité de petits feux qui après avoir tournoyé avec impétuosité dans les airs, s'évanouissaient comme fait un éclair, et quelques instants ensuite, un bruit furieux se fit entendre à coups redoublés comme de grands éclats de tonnerre : nous vîmes et entendîmes quatre fois successivement la même chose dans l'espace d'une grosse heure. Nous remarquâmes que la montagne ne jetait aucune fumée, ni par le sommet, ni par aucun autre endroit, et que le brouillard

qui l'environnait, s'étant après entièrement dissipé, tout l'air des environs reprit sa première sérénité.

CHAPITRE VIII

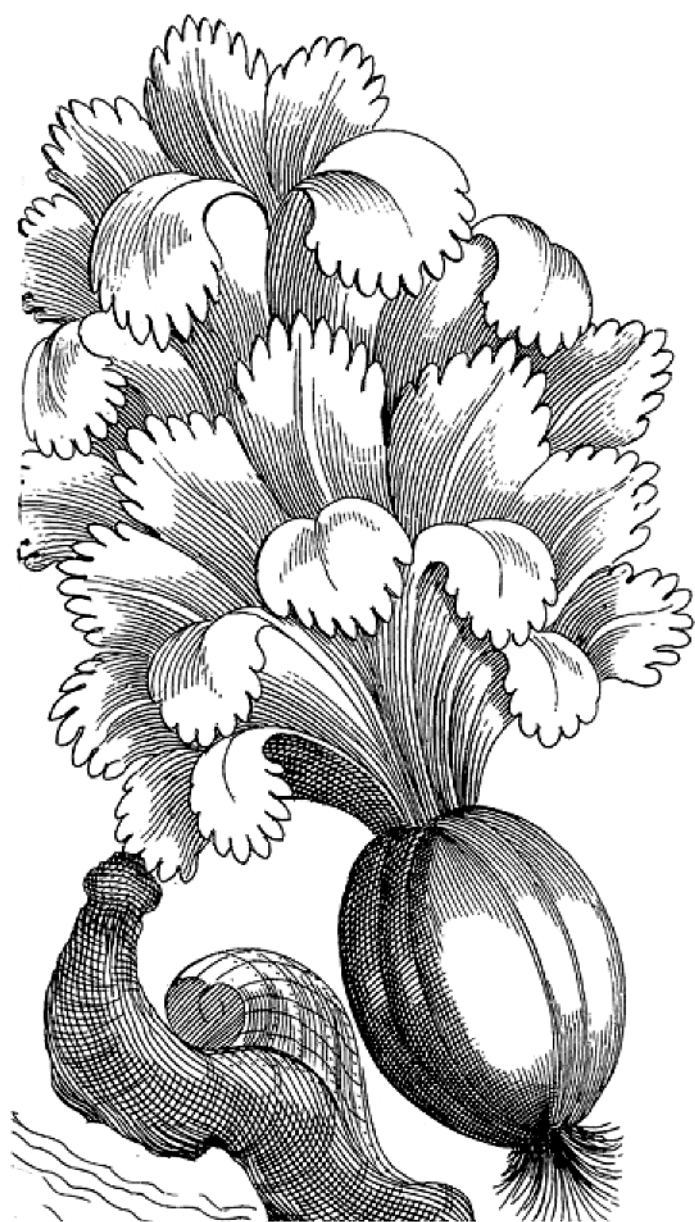
D'une belle et spacieuse plaine fermée de trois grands coteaux; d'une plante très belle et très singulière; de quelques masures; des curieux restes d'une ancienne muraille dans le voisinage de la mer; d'un merveilleux écho; de l'oiseau couronné qui fait son nid sous terre.

Comme j'avais vu, par le moyen de mes lunettes d'approche, que de l'autre côté du golfe, le pays était beaucoup moins montagneux et plus beau, j'engageai quelques-uns de mes compagnons de voyage à y faire quelques courses avec moi; ce que nous exécutâmes bientôt après. Nous trouvâmes d'abord un terrain assez plat et uni mais pierreux, et il me sembla qu'on en aurait pu tirer des pierres fort propres à bâtir; j'y vis même de lieu en lieu de grands trous presque comblés, qu'on aurait pu prendre pour des carrières; nous avions pour lors vis-à-vis de nous un grand coteau qui nous bornait la vue; je montai sur une éminence pour voir si je pourrais découvrir ce qui était au-delà, et j'aperçus trois grands coteaux qui faisaient un angle irrégulier et renfermaient une belle et spacieuse plaine. Nous n'eûmes pas beaucoup de peine à y descendre, elle était si parfaitement plate dans toute son étendue, qu'on n'y pouvait pas remarquer la moindre hauteur, ni le moindre enfoncement, l'herbe dont

elle était couverte, était alors tout humide, comme si une abondante rosée était tombée depuis peu dessus. J'aperçus le long des coteaux une infinité de longues raies blanches, brillantes comme du vif-argent, qui se croisaient de cent façons, de haut en bas et de bas en haut ; je m'en approchai et je vis de tous côtés une espèce de limaçons quatre fois plus gros que ceux de nos climats, qui portaient sur leur dos une coquille d'un très beau vert ; ils avaient le corps noir, la queue longue, et une petite tête sans cornes, ils laissaient en se glissant sur la terre une trace de grosse écume blanche qui faisait ces longues raies dont je viens de parler. Ils rongeaient très volontiers une plante qui croissait dans cette plaine, et qui est si belle et si singulière, qu'elle mérite bien d'être décrite ici. Elle s'élève au-dessus de terre à la hauteur d'environ une coudée et jette vingt-cinq ou trente feuilles fort serrées par en bas, mais qui s'élargissent considérablement par en haut : ces feuilles sont de la largeur d'un empan avec des pointes tout autour aussi dures et aiguës que des épines ; elles sont d'un très beau vert pâle et pleines de grandes veines du plus bel aurore qu'on puisse voir : nous en arrachâmes quelques-unes, mais avec assez de peine à cause des pointes dont elles sont armées, et nous fûmes surpris de voir que leur racine avait la véritable figure d'un melon, la peau d'un gris brun divisée par côtes, et rude au toucher comme du chagrin ; le dedans était une chair molle blanchâtre, spongieuse et d'une odeur désagréable, ce qui nous empêcha d'en goûter ; mais s'il n'y a rien de bon à manger, on y trouve de quoi satisfaire la vue : j'ai vu plus de cent de ces limaçons ron-

ger une seule de ces plantes. On en verra le dessein tiré d'après nature à la Figure F.

Il y avait à un coin de cette plaine, c'est-à-dire, à l'angle qui était du côté de la mer, une sortie par une voûte de pierre mais si basse, qu'il fallait se mettre presque en double pour y passer. On arrivait par-là dans un grand espace tout pavé de belles pierres brunes, semblables à du grès, et larges d'environ trois pieds. À quelques centaines de pas de là, on voyait dans un lieu plein de sable et de gravier, les restes d'une tour auprès de laquelle paraissait comme enfoncée dans la terre une grande pierre ronde de figure concave, comme un gros globe, qui avait sur la superficie trois étoiles sur une même ligne, représentées en bosse ; je ne pouvais m'imaginer ce que ce pouvait être ; cette pierre était à un bout des ruines d'une longue muraille qui s'étendait jusqu'à la mer ; cette muraille avait du moins trois pieds et demi d'épaisseur, mais ; elle ne s'élevait plus au-dessus de terre, qu'à la hauteur d'un bon demi-pied ; il en était pourtant resté un pan près de la mer qui venait jusqu'à la ceinture et dans lequel était enchâssée une grande pièce de marbre rouge en forme d'hexagone, où l'on voyait gravé un angle avec une espèce de serpent au milieu, et tout autour de certains ornements et contours bizarres. (Figure G).



Je remarquai que les pierres de la tour et de la muraille étaient jointes si près qu'il n'y avait nulle apparence qu'il y eût jamais eu ni chaux ni ciment. Quoique pendant tout le temps que nous avons été dans ces climats nous n'ayons rencontré aucun habitant, il est hors de doute qu'il doit y en avoir eu, toutes ces choses en sont des preuves incontestables, et je me le persuade d'autant plus que j'y ai vu plusieurs endroits à mon sens fort propres à cultiver, et que le froid n'y est pas insupportable. Nous découvrîmes par hasard près de ces mesures un merveilleux écho, car en frappant d'une pierre sur une roche, le coup se répétait jusqu'à six, sept, et huit fois le long du rivage ; au reste, on pourrait faire dans cet endroit un très bon port de mer. En avançant toujours le long de la côte, nous vîmes à une grande plage qui avait bien trois lieues d'étendue : elle était semée de petits bancs de sable, et il y avait au milieu une jolie petite île longue et étroite, toute pleine de roseaux fort verts, et dont les bords étaient tous couverts de coquillages. Quoiqu'il n'y en eût pas un seul du côté où nous étions, après cette plage, la mer faisait un grand coude dans les terres, dans le fond duquel étaient trois hautes montagnes ; celle du milieu qui était la plus haute s'avancait si fort sur le rivage qu'elle ne laissait guère plus de trois pieds de terrain pour passer à côté ; elle avait du côté de la mer un grand trou ou enfoncement, comme une profonde grotte, où je vis deux squelettes d'animaux à quatre pieds ; après les avoir bien examinés, je jugeai que ce devait être des squelettes d'ours, mais qui avaient été d'une monstrueuse grosseur l'un occupait

l'entrée et empêchait presque le passage, l'autre était tout à fait dans le fond, et je trouvai entre ses côtes un gros nid d'oiseaux, avec quelques œufs : dans cet endroit nous laissâmes sur notre gauche la mer et ces montagnes, et entrâmes à droite plus avant dans les terres : c'était un pays sablonneux presque tout couvert d'une espèce de mousse blanche, et d'espace en espace on voyait la terre élevée par petits monceaux, comme dans les champs où il y a des taupes, mais je ne pus découvrir quelle sorte d'animaux c'était : nous voyions alors devant nous un gros ruisseau, formé sans doute par les neiges fondues qui coulent abondamment des montagnes voisines, et comme il nous était impossible de le passer, nous fûmes obligés de prendre un assez long détour, et même de marcher longtemps le long d'un coteau dans une neige molle et demi fondue : mais ce qui nous donnait le courage d'avancer, c'était une belle et grande prairie qui était presque vis-à-vis de nous toute semée de petites fleurs jaunes, et bornée d'une longue colline où l'on voyait comme un petit bocage d'arbustes fort verts : ces fleurs jaunes exhalaient une odeur très agréable, et comme je m'amusais à les considérer, un gros oiseau sortit tout d'un coup d'entre les arbustes ; sans s'effrayer il vint se poser à trente pas de nous ; il était à peu près de la grandeur d'une oie, et marchait fièrement comme un coq, la tête haute, et haussant fort les pieds à chaque pas, ses serres paraissaient grandes et pointues, son plumage était gris, et il n'avait presque point de queue ; il portait sur la tête un gros bouquet de plumes noires et blanches, et fort hautes, qui s'élargissant en rond par en haut, ressemblaient

assez à une grande couronne ; son bec était rouge gros et court. Après qu'il eut fouillé quelque peu de temps dans la prairie, il prit dans son bec plusieurs herbes et s'envola vers la hauteur : je le suivis de l'œil, et le vis entrer au bas dans un trou ; je m'avançai promptement et remarquai que ce trou était profond, et allait fort en tournant dans la terre ; j'inférai de là qu'il y avait son nid, et d'autant plus, que j'en aperçus encore quelques autres aussi profonds et de la même façon en bas, le long de la colline : mais nous ne vîmes plus l'oiseau, ni aucun autre de son espèce.



CHAPITRE IX

D'un grand et beau bassin qu'une enceinte de rochers forme sur le golfe dont on vient de parler; d'une grande et haute montagne qui paraît suspendue dans les airs d'un archipelague, ou de plusieurs îles ramassées ensemble; d'une grande et haute colonne de feu sur la mer, et d'un phénomène qui avait la figure du soleil.

Ayant résolu d'avancer encore un peu dans le continent, nous nous mîmes à traverser une grande étendue toute pleine d'une espèce de bruyère, à l'extrémité de laquelle il y avait de grands coteaux tous de pierres rouges, et le terrain était à peu près de la même couleur, de sorte qu'après y avoir marché quelque temps, nos souliers et nos bas étaient tous couverts d'une grosse poussière rouge. Dès que nous eûmes passé ces coteaux, nous découvrîmes d'abord de grandes campagnes sèches et arides et très sablonneuses, qui dans le lointain n'offraient à la vue que des rochers affreux, et dont quelques-uns étaient si hauts, que leurs sommets se cachaient dans les nues. Tous ces objets ralentirent si fort notre ardeur à pénétrer plus avant, que, changeant de résolution sur le champ, nous nous tournâmes du côté de la mer, dans le dessein de la côtoyer, jusqu'à ce que nous fussions au détroit des ours, près duquel notre vaisseau était à

l'ancre. Nous enfilâmes pour cet effet une grande vallée où le chemin était très beau et très uni : nous trouvâmes ensuite une grande quantité d'oiseaux d'un plumage gris mêlé d'un peu de noir, ils étaient à peu près de la grosseur de nos pigeons, et avaient le bec crochu comme des perroquets, ils se laissaient prendre à la main, de sorte que nous en portâmes à bord autant qu'il nous fut possible. Bientôt après nous parlâmes de nous en retourner au vieux monde ; mais à la pluralité des voix, nous résolûmes de voir auparavant la partie occidentale du golfe, car nous avions remarqué qu'il s'avavançait beaucoup du côté de l'occident. Nous partîmes donc du détroit avec un bon vent nord-est, et voguâmes fort heureusement plus de vingt-quatre heures, en portant vers l'ouest ; mais le vent venant tout d'un coup à tomber, nous eûmes un calme qui dura six heures : nous avions presque toujours côtoyé les terres, et nous en étions pour lors bien près, mais nous n'y pouvions rien distinguer cause d'un fort gros brouillard qui régnait le long de cette côte, la mer et ce brouillard paraissant de la même couleur : pourtant au bout de deux petites heures, il fut entièrement dissipé, et nous vîmes tout droit vis-à-vis de nous une grande et vaste enceinte de rocher, qui s'avavançant dans les terres, formait un cercle presque entier dans lequel la mer s'insinuait entre deux grosses et énormes montagnes, dont la cime touchait les nues ; c'est sans doute le plus beau et le plus grand bassin d'eau qui soit au monde ; et où l'on pourrait mettre à couvert des vents, comme dans un sur et magnifique port, plus de trois cens cinquante vaisseaux fort à l'aise ; l'entrée peut avoir

quinze cents pas de largeur : les montagnes de l'enceinte sont d'une médiocre hauteur, et d'une roche presque blanche, où il y a tout autour, de distance en distance, de grands trous en forme de fenêtres d'églises, qui percent tout au travers, et par où l'on peut voir la campagne de l'autre côté : tout cela, vu du lieu où nous étions, faisait la plus belle perspective qu'on puisse imaginer : les deux grosses montagnes de l'entrée paraissaient toutes couvertes jusqu'au sommet, de mousse verte. J'entrai moi, sixième, avec la chaloupe dans ce beau bassin, nous y vîmes tout autour dans des trous du roc, plusieurs, nids d'oiseaux ; l'eau en était très claire, et il nous parut qu'il était partout extrêmement profond. Le vent s'étant relevé, se tourna tout droit Est, et ayant continué notre route deux ou trois heures, nous nous trouvâmes entre deux bancs de sable fort longs, où il y avait si peu d'eau, que nous eûmes toutes les peines du monde à en sortir : enfin nous nous en tirâmes heureusement, nous découvrîmes sur notre gauche, au milieu de la mer, un assemblage de rochers qui formaient ensemble une grosse masse ; il y en avait un qui en penchant extraordinairement, poussait une fort longue pointe vers le nord : il avait en bas un peu au-dessus de l'eau, une très grande échancrure ou enfoncement, sous lequel la mer entraît fort avant, et comme il régnait alors une exhalaison épaisse comme un nuage autour du pied de ces rochers, il était impossible de voir de loin la partie qui l'attachait eux, de sorte qu'il nous sembla suspendu en l'air, jusqu'à ce que nous l'eussions considéré de plus près ; ce roc me parut très digne d'attention ; il est impossible qu'avec

le temps, il ne tombe dans la mer, entraîné par son propre poids : je remarquai que tout autour de ces rochers l'eau était épaisse et verte, et semblable en quelque manière à un marais. Nous étions à peine à une demi-lieue de là, que le vent se renforça extrêmement, et nous fit voguer avec tant de rapidité que nous fûmes bientôt en vue d'un fort grand nombre de petites îles fort proches les unes des autres ; j'en comptai avec le secours de mes lunettes jusqu'à vingt-cinq ; elles paraissaient toutes vertes comme des prairies ; nous mîmes pied à terre dans celle qui était la plus proche de nous, parce que nous vîmes sur ses bords une prodigieuse quantité de coquillages ; nous y trouvâmes beaucoup de cette espèce de petites huîtres dont j'ai parlé dans le chapitre sixième. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous hasarder plus avant entre ces îles, car comme elles étaient fort serrées, il y avait une infinité de brisants, et des eaux tournoyantes, que nous crûmes être autant de gouffres très dangereux ; nous les laissâmes donc à gauche, et au bout de quinze heures, nous fûmes dans le fond le plus occidental du golfe ; la côte était fort haute, et nous enchrâmes dans une encoignure qu'il y avait pour être à couvert des vents, car il nous sembla être menacés d'une tempête prochaine, et de fait, bientôt après de gros et noirs nuages obscurcirent l'air de telle manière qu'il faisait presque nuit, et comme j'en considérais un qui était d'une forme singulière, il s'ouvrit tout d'un coup et offrit à mes yeux un feu très brillant de figure circulaire, comme le soleil, mais qui paraissait près d'une fois plus grand ; ce phénomène fit dans l'espace de quelques minutes trois ou

quatre mouvements précipités du nord au sud. Dans ce même temps j'aperçus sur le bord de l'horizon, une longue suite de nuages, dont une partie vint insensiblement à tomber en ligne perpendiculaire jusque sur la mer, sans pourtant se détacher des autres : c'était une vapeur très claire et très transparente, que le vent poussait peu à peu vers nous : quand elle fut plus proche, elle parut de la couleur d'un feu pâle, et ressemblait ainsi une grande et haute colonne de feu, qui touchant d'une extrémité la mer et de l'autre les nues, se mouvait sur la surface des eaux : au bout d'un quart d'heure elle s'évanouit et il n'en resta plus qu'une légère fumée, qui fut bientôt tout à fait, dissipée ; cependant, le feu circulaire se faisait voir de temps en temps dans les intervalles des nuages, et forma peu après dans l'air un très bel arc composé de deux couleurs, savoir d'un jaune clair, et d'un vert qui tirait un peu sur le bleu. Cet arc se réfléchissant dans la mer faisait un cercle parfait ; d'une beauté extraordinaire mais le vent se renfonçant extrêmement, la mer devint fort grosse, et les vagues venaient se briser sur la côte avec une furieuse impétuosité ; de sorte qu'il semblait que tous les vents furent déchaînés, aussi eûmes-nous une effroyable tempête qui fit dans très peu de temps disparaître ce bel arc et le phénomène qui le formait. Nous nous trouvâmes bienheureux d'être postés comme nous l'étions à couvert de l'effort des vents. Après que cette tempête fut passée et que l'air se fut éclairci, je montai sur la côte pour voir tous les environs, mais rien ne s'offrit à mes yeux que roches sur roches et montagnes sur montagnes, dont les sommets et les intervalles étaient tous cou-

verts de neige, en un mot c'était un pays d'une sécheresse et d'une stérilité surprenantes, et où le froid se devait faire sentir d'une manière excessive. M'y étant avancé d'environ mille pas, je vis sortir d'un trou qui était au pied d'une colline, une espèce de renard, mais beaucoup plus gros que les renards, ordinaires tout son poil était presque roux ; il avait le bout du nez et les quatre pattes blanches jusqu'au-dessus de la jointure : il vint sans s'effrayer brouter une sorte de mousse blanche, qui était à vingt pas de moi, c'était une femelle, car un moment après cinq ou six de ses petits, tous marqués comme elle, sortirent du même trou et vinrent aussi brouter autour d'elle : mais quelques-uns de mes compagnons étant survenus au même endroit, tous ces animaux s'épouvantèrent et s'enfuirent précipitamment dans leur tanière.



CHAPITRE X

L'auteur et ses compagnons font voile pour le vieux monde; ils trouvent quelque temps après, dans leur chemin un effroyable écueil. Ils arrivent au cap de Bonne Espérance. Aventure extraordinaire arrivée à l'auteur quelques jours après avoir mis pied à terre.

Quoique par les diverses courses que nous avons faites dans les terres antarctiques, nous n'eussions pas pénétré fort avant dans le pays, nous en avons pourtant assez vu pour juger aisément de tout le reste; et comme par plusieurs raisons il n'y avait pas lieu d'y pouvoir séjourner plus longtemps, nous nous préparâmes à partir au plus tôt, pour retourner au vieux monde. Nous résolûmes de nous rendre au cap de Bonne Espérance nous fîmes donc voile avec un bon vent d'ouest qui nous fit sortir en peu de temps du golfe et du détroit, nous portions toutes nos voiles, et parce que le vent était fort nous faisons beaucoup de chemin en peu d'heures; nous prîmes hauteur et trouvâmes soixante et deux degrés six minutes de latitude méridionale, et pour lors nous revîmes le soleil pour la première fois, il était environ midi. À peu près vers les trois heures nous nous trouvâmes entre deux courants très rapides, ce qui nous fit craindre qu'il n'y eût aux environs quelque dangereux écueil je pris mes lunettes d'approche et je vis une infinité

de pointes de roches au-dessus de l'eau, au milieu desquelles se rendaient de divers endroits plusieurs gros courants, qui par leur impétuosité y élevaient une grosse et bouillonnante écume : nous prîmes toutes les précautions imaginables ; cependant notre vaisseau était entré à moitié dans un de ces courants, mais un coup de gouvernail donné à propos nous en retira, et nous eûmes le bonheur de sortir d'un pas si dangereux sans aucun autre accident, et nous arrivâmes heureusement au cap de Bonne Espérance au bout de quelques jours à dix heures du matin, le cinquième de Juillet mil sept cent quatorze. En entrant dans la maison où j'allais loger, j'appris qu'on venait d'enterrer un jeune homme, qui depuis quatre ou cinq semaines était venu de Batavia. Quand on m'eut dit son nom, je me souvins d'abord qu'il avait été de ma connaissance et un de mes bons amis ; je m'informai donc très exactement de toutes les particularités de sa mort. Ayant, un soir régélé cinq ou six de ses amis, et bu avec eux un peu plus que de raison, il fut attaqué vers minuit d'un très violent mal de tête accompagné de fort vives douleurs dans tous ses membres : il monta à sa chambre et se mit au lit, et environ une heure après quelqu'un étant allé voir s'il n'aurait pas besoin de quelque chose, il fut trouvé roide mort ; on le garda seulement deux jours, et puis on l'enterra ; pour lors il me revint heureusement en mémoire, qu'il m'avait conté autrefois, qu'étant âgé de dix ou douze ans, il était tombé en léthargie dans la maison de ses père et mère, et qu'il était resté trois jours et trois nuits sans donner la moindre marque de vie ; je m'en allai donc, sans perdre un moment demander, la

permission de le déterrer ce que j'obtins facilement. Je voulus me transporter moi-même au cimetière je fis ouvrir la fosse et le cercueil en diligence puis on le porta dans la maison où il fut mis dans un bon lit bien chaud. Je remarquai qu'il n'avait pas cette grande pâleur que les corps morts ont d'ordinaire, et que, même il avait une espèce de petite rougeur au milieu de la joue gauche, il resta plus de six heures sans faire le moindre mouvement, et je voulus toujours cependant demeurer au chevet de son lit : il fit enfin un très petit soupir, et sur le champ je lui voulus donner une cuillerée d'une excellente liqueur que j'avais fait apporter exprès, mais ses dents étaient si serrées que je n'en pus faire entrer une seule goutte. Peu après il souleva un peu le bras gauche et je lui remis la cuiller entre les dents que j'entrouvris assez pour le faire avaler, et de fait il avala quelque chose, et ouvrit un moment après les yeux, mais sans avoir aucune connaissance : enfin, il revint tout à fait à lui. Après m'être fait connaître, et lui avoir conté en peu de mots tout ce qui s'était passé, il me témoigna toute la reconnaissance possible du grand service que je venais de lui rendre et s'étonna fort de ce que son hôte l'avait fait enterrer si promptement : il me dit ensuite qu'il avait un valet, qui par sa mort prétendue était sans doute resté le maître de quelques bijoux, d'une somme assez considérable d'argent monnayé et de quelques marchandises qu'il avait. Je le fis chercher, mais il ne se trouva point ; sans doute que dès le moment qu'il apprit que son maître pourrait bien n'être pas mort, il avait trouvé le moyen de s'évader, ou de se cacher si bien, qu'il ne fut pas possible de le

découvrir, quelque exacte perquisition ou recherche qu'on pût faire ; de cette manière ce pauvre jeune homme se voyait dénué de toutes choses, ses habits même ne furent pas trouvés. J'avais heureusement, au cap un homme de ma connaissance, avec qui j'avais autrefois fait quelques affaires ; il voulut bien à ma recommandation lui avancer ce dont il avait besoin : comme on attendait au premier jour des vaisseaux de la compagnie orientale qui devaient passer au cap, pour ensuite s'en retourner en Hollande, nous résolûmes de nous y en aller ensemble. Ils arrivèrent au bout de trois semaines et quelques jours après nous nous embarquâmes, et par la grâce de Dieu nous vînmes heureusement à Amsterdam.

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

Départ de l'auteur d'Amsterdam pour le Groenland. Comment l'auteur et ses compagnons commencèrent à s'apercevoir qu'ils approchaient de l'effroyable tournant d'eau qui est sous le Pôle Arctique. Description du tournant. 4

CHAPITRE II

Comment leur vaisseau fut engouffré au centre du tournant ; comment ils se trouvèrent insensiblement sous le Pôle Antarctique, et comment ils connurent qu'ils n'étaient plus sous le ciel du nord. 9

CHAPITRE III

Ils mettent pied à terre sur la côte et pénètrent dans le pays environ une lieue et demie. Description de la grande île flottante qui est sous le Pôle Antarctique, et de la montagne de glace qui est au milieu de figure pyramidale, et qui semble taillée à facettes ; des météores merveilleux qui paraissent de temps à autre autour de l'île flottante. 13

CHAPITRE IV

Du merveilleux lac dont les eaux sont presque toujours chaudes, et de ses cinq admirables cascades. Description de la vallée des roses blanches, où l'on voit un monument très remarquable, une fontaine rare et singulière, et quelques arbustes très beaux et agréables à la vue. 20

CHAPITRE V

De quelques poissons monstrueux qu'on voit dans ces mers. Accident tragique et lamentable arrivé à deux matelots de l'équipage. Des sept îles inaccessibles, et de ce que l'auteur y vit avec de grandes lunettes d'approche. 30

CHAPITRE VI

Du grand promontoire ou cap qui est toujours couvert de nuages ; du miraculeux jet d'eau qu'on y voit ; de la grande et profonde caverne sur laquelle passe un gros et large torrent. Combat extraordinaire entre deux ours blancs et trois veaux marins. 35

CHAPITRE VII

Du détroit des Ours. De la merveilleuse arcade de roche, ou pont naturel. Du précipice épouvantable qu'on voit entre de hautes montagnes voisines du détroit des Ours. Des bruits souterrains semblables au tonnerre, accompagnés d'éclairs, qu'on entend dans une grosse roche fort avant dans la mer. 43

CHAPITRE VIII

D'une belle et spacieuse plaine fermée de trois grands coteaux ; d'une plante très belle et très singulière ; de quelques mesures ; des curieux restes d'une ancienne muraille dans le voisinage de la mer ; d'un merveilleux écho ; de l'oiseau couronné qui fait son nid sous terre. 48

CHAPITRE IX

D'un grand et beau bassin qu'une enceinte de rochers forme sur le golfe dont on vient de parler ; d'une grande et haute montagne qui paraît suspendue dans les airs d'un archipelague, ou de plusieurs îles ramassées ensemble ; d'une grande et haute colonne de feu sur la mer, et d'un phénomène qui avait la figure du soleil. 56

CHAPITRE X

L'auteur et ses compagnons font voile pour le vieux monde ; ils trouvent quelque temps après, dans leur chemin un effroyable écueil. Ils arrivent au cap de Bonne Espérance. Aventure extraordinaire arrivée à l'auteur quelques jours après avoir mis pied à terre. 62



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2012

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Agartha, D.R.

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS